

D'Alembert et l'*Encyclopédie*

Jean-Marie CARBASSE

Ancien Recteur d'Académie

Professeur émérite de l'Université de Montpellier

Membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLÉS

Idée encyclopédique ; méthode encyclopédique ; généalogie des connaissances ; classification des connaissances ; arbre des sciences ; Genève.

RÉSUMÉ

L'implication de D'Alembert dans l'entreprise encyclopédique est double : il en a été à la fois le co-directeur, avec Diderot, et l'un des principaux contributeurs. Comme co-directeur, il a rédigé en particulier le *Discours préliminaire* (1751) qui présente une vaste réflexion méthodologique sur la « généalogie » des connaissances humaines et une tentative de classification rationnelle des différentes sciences selon le principe de l'arborescence : c'est « l'arbre des sciences » largement inspiré de celui de Bacon. Comme contributeur, D'Alembert a rédigé plus de 1700 articles consacrés pour l'essentiel à l'astronomie, à la physique et aux mathématiques. En dehors de ces disciplines, sa contribution la plus célèbre est l'article « Genève », publié en 1757. C'est à la suite de cette publication, et des remous qu'elle a suscités, que D'Alembert a décidé de renoncer à la direction de l'ouvrage.

Le lecteur peut visionner l'enregistrement vidéo de cette conférence

D'Alembert a été, avec Diderot, le grand maître de l'entreprise encyclopédique, et son nom est indissociable de cette entreprise. C'est « l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert », celui-ci venant néanmoins en second rang. D'Alembert ayant été présenté par l'orateur précédent, je me bornerai ici à rappeler quelques traits saillants de l'œuvre magistrale dont il a été à la fois le codirecteur et l'un des principaux contributeurs.

L'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* est une œuvre majeure du Siècle des Lumières et tous les Français qui sont allés à l'école en ont un jour entendu parler. Pour les gens de ma génération, il en était longuement question dans le volume *XVIII^e siècle* du vieux et excellent manuel de Lagarde et Michard... Je serai donc bref.

L'idée d'encyclopédie, c'est-à-dire l'idée selon laquelle il serait à la fois nécessaire et possible de « faire le tour » de la totalité des connaissances humaines en les réunissant dans un seul ouvrage est très ancienne ; on la rencontre dans toutes les grandes civilisations. Le mot « encyclopédie » est formé sur une l'expression *enkuklios paideia* qui désignait, selon Plutarque, une éducation embrassant le « cercle » entier des connaissances. L'expression a été reprise à la Renaissance pour désigner un ouvrage relatif à l'ensemble des savoirs, abrégée sous la forme « *kuklopaideia* », ou « *cyclopedia* » et en français « encyclopédie ». Il semble que l'une des premières occurrences de ce mot se trouve dans le *Pantagruel* de Rabelais, où Panurge est

présenté comme un « vrai puits et abîme d'encyclopédie ». Pour autant, le moyen âge n'a pas ignoré l'idée encyclopédique, qui a existé bien avant le mot lui-même. Après les fameuses *Etymologies* d'Isidore de Séville, au début du VII^e siècle, on peut citer, vers 1110 l'*Imago mundi* (« Image du monde ») d'Honoré d'Autun ; après 1150, l'*Hortus deliciarum* (« Jardin des Délices »), rédigé pour l'instruction de ses moniales par l'abbesse Herrade de Landsberg ; au milieu du XIII^e siècle, le *Speculum majus* (« Grand Miroir »), du dominicain Vincent de Beauvais, compagnon de saint Louis ; et à la fin du même siècle, le célèbre *Arbor scientiarum* (« Arbre des sciences ») du moine majorquin Raimon Lull, que j'évoquerai tout à l'heure à propos des « arbres » de Bacon et de D'Alembert.

À la fin du moyen âge et au XVI^e siècle les ouvrages à visée encyclopédique se multiplient. En 1504, le religieux allemand Grégoire Reisch, ami d'Erasme, publie sa *Margarita philosophica* (« perle philosophique »), dont le propos, précisé par le sous-titre, dépasse largement la seule philosophie et que l'on peut considérer comme la première encyclopédie imprimée. Il faut néanmoins attendre 1517 pour trouver le premier ouvrage expressément intitulé « encyclopédie », c'est l'*Encyclopedia orbisque doctrinarum, hoc est omnium artium, scientiarum... index ac divisio* publiée par le Bavarois Johann Turmair, dit Johannes Aventinus.

La grande question qui s'est posée à tous ces « encyclopédistes » avant la lettre était celle de la présentation et du classement : comment organiser, pour en rendre compte, l'ensemble des connaissances humaines ? Selon quelle méthode, selon quel plan ?

Les lexiques, depuis celui de Papias au XI^e s., avaient opté pour l'ordre alphabétique. C'était très suffisant pour une simple liste de mots assortis de leur définition sommaire, mais peu satisfaisant pour ordonner des connaissances plus complexes. En 1555, Pierre de la Ramée, dit Ramus, propose une méthode pour présenter les différentes composantes du savoir de manière visuelle, en les reliant les unes aux autres selon une méthode « arborescente » vraisemblablement empruntée à Raimon Lull.

Mais cette question de la classification des connaissances a été surtout approfondie, au début du XVII^e siècle, par Francis Bacon, chancelier d'Angleterre, l'un des plus grands savants de son époque, qui a entrepris en 1620 une encyclopédie intitulée *Novum Organum*. S'il n'a pas eu le temps de l'achever (il n'a publié que deux volumes sur les six initialement prévus), il a du moins beaucoup réfléchi sur la manière d'organiser les connaissances et en a proposé une présentation en trois parties, elles-mêmes divisées et subdivisées selon une arborescence inspirée de Ramus et donc, antérieurement, de Raimon Lull. C'est cet « arbre des connaissances » de Bacon qui inspirera directement D'Alembert, comme nous allons maintenant le voir.

1. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert

Outre les précédents que l'on vient d'évoquer, l'entreprise prend directement la suite d'un ouvrage publié en 1728 à Londres par Ephraïm Chambers, intitulé *Cyclopeda or an Universal Dictionary of Arts and Sciences*, en 2 volumes. Cette publication a eu un très grand succès : on en a fait des rééditions en 1738, en 1740, deux encore en 1741, après la mort de Chambers ; et le succès ne s'en démentira pas jusqu'à la fin du siècle, y compris à l'étranger (Venise, 1749, etc.).

En 1739 Chambers vient à Paris pour lancer une version française de son encyclopédie. Il rencontre plusieurs éditeurs possibles, mais l'affaire ne se fait pas. En

1745 le libraire parisien André Le Breton est contacté pour publier cette traduction française, mais là aussi les difficultés s'accroissent et finalement Le Breton renonce à traduire Chambers et confie à Diderot et D'Alembert le projet d'une encyclopédie entièrement nouvelle : le contrat d'édition de ce qui sera « notre » *Encyclopédie* est signé en 1750 et le premier volume paraît dès 1751.

Chambers avait eu la prétention de publier « the best Book in the Universe ». Ce sera aussi l'ambition des Encyclopédistes français, qui se distingueront du précédent anglais par deux infléchissements majeurs : la valorisation des arts « mécaniques » à côté des sciences purement spéculatives ; et la « philosophie » — c'est-à-dire, en l'occurrence, le rationalisme.

Le souci de valoriser les techniques n'est pas surprenant chez un Diderot, fils d'un maître coutelier. Si la *Cyclopaedia* de Chambers faisait déjà une bonne place aux arts et aux techniques, Diderot souhaite désormais mettre sur un pied d'égalité d'un côté les *savoirs* classiques, considérés comme « nobles », et d'autre part les *savoir-faire* techniques, voire artisanaux : la boulangerie, la coutellerie, la chaudronnerie, la maroquinerie, etc. Ce souci, au milieu du XVIII^e siècle, va évidemment de pair avec la préoccupation du développement économique, considéré comme source de richesse et de confort. L'article *Réfugiés*, au XIII^e volume, est un exemple parfait de cet état d'esprit. Il valorise le travail, la richesse, et l'industrie, par opposition aux valeurs de la noblesse, considérées comme désuètes.

Quant au rationalisme, il est plus ou moins présent selon les sujets, car la philosophie des collaborateurs de l'ouvrage est loin d'être homogène, comme Jacques Proust l'a bien montré. Les Lumières sont présentes partout, mais leur intensité est variable. On les trouve en tout cas dès le premier volume, dans le frontispice.

À vrai dire ce frontispice ne figure pas dans ce premier volume dès sa parution, en 1751. On n'y trouve, rédigée par Diderot, qu'une « *explication du frontispice* » — mais d'un frontispice momentanément absent ! Il ne sera gravé qu'en 1772 par Benoît Louis Prévost, sur un dessin de Cochin réalisé en 1764, et livré avec le dernier volume de planches « pour être inséré dans le premier volume paru vingt-et-un ans plus tôt » (C. Michel). Exposé au salon de 1765, ce dessin de Cochin semble avoir un peu déçu les attentes de Diderot, qui le critique assez sévèrement (*Salon de 1765*, n° 228).

Diderot décrit le frontispice annoncé (figure 1) comme représentant la Vérité dans son temple, « rayonnante d'une lumière qui écarte les nuages et les disperse », avec à ses côtés la Raison et la Philosophie qui ôtent ensemble le voile qui recouvrait auparavant la Vérité ; et à ses pieds, « la Théologie agenouillée reçoit sa lumière d'en haut ». Comme on peut le voir sur l'image, la théologie tient dans sa main gauche une Bible ouverte, mais elle en détourne son regard : l'allégorie ne saurait être plus claire !

Après ces considérations un peu générales sur l'*Encyclopédie*, il faut maintenant en venir à la part que D'Alembert a prise à la réalisation de ce « grand oeuvre ». Cette part est double, puisqu'il en a été à la fois l'un des deux codirecteurs et l'un des principaux contributeurs.

Outre les grands textes d'introduction (le *Discours préliminaire*, l'*Avertissement* du tome III), D'Alembert a rédigé plus de 1 600 articles (exactement 1635 selon l'équipe de Chicago), signés de la lettre O. C'est une contribution importante, qui a concerné tous les volumes. À s'en tenir au seul point de vue quantitatif, la contribution de D'Alembert reste cependant inférieure à celle du chevalier de Jaucourt, véritable polygraphe, qui a signé plus de 17 000 articles (sur un total de 71 800, soit 28 % du volume de texte), ou à celle de Diderot, qui en a signé ou co-signé près de 5000.

À la fin du *Discours préliminaire*, lorsqu'il présente les contributeurs du premier volume, D'Alembert décrit sa propre contribution en ces termes : « J'ai fait ou revu tous les articles de Mathématique et de Physique... ; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en très-petit nombre, dans les autres parties. »



Figure 1 : Frontispice du premier tome de l'Encyclopédie

Je vais maintenant m'attacher à deux « moments » particuliers, mais essentiels, de l'implication de notre philosophe dans le processus encyclopédique, le début et la fin : d'abord le message programmatique que constitue le *Discours préliminaire*, en tête du premier volume (2) ; ensuite l'article *Genève*, au tome 7, dont les vives réactions qu'il a suscitées ont décidé D'Alembert à démissionner de ses fonctions de directeur de l'ouvrage (3).

2. Le Discours préliminaire

Ce *Discours*, qui donne l'esprit général de l'œuvre, a été longtemps considéré comme un chef-d'œuvre littéraire. Relu aujourd'hui, il paraît alourdi par des répétitions, des longueurs, des défauts d'exposition : rançon, sans doute d'un excès de précipitation dû aux circonstances ! On peut en retenir deux choses essentielles :

d'abord un tableau généalogique des connaissances humaines (2.1), ensuite une tentative de présentation systématique des sciences et des arts (2.2).

2.1. La généalogie des connaissances humaines

« Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'apercevoir que les sciences et les arts se prêtent mutuellement des secours et qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit... Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche est d'examiner... la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui les ont fait naître et les caractères qui les distinguent ; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine et la filiation des idées... »

Au départ, bien sûr, toutes les connaissances procèdent des sens. Pour D'Alembert, qui s'inscrit dans la ligne de Locke et de Condillac, c'est une évidence : pas d'idées innées ! C'est donc par leurs sens que les hommes connaissent d'abord leur propre corps, puis le monde qui les entoure ; ainsi tout commence par l'étude de la nature : la *physique*. Celle-ci prend d'abord la forme de l'agriculture et de la médecine, réponses aux nécessités vitales élémentaires ; de là on est passé à l'étude, plus abstraite, de la propriété des corps ; on découvre la notion d'*étendue*, et par là celle d'*espace*. « Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue... C'est l'objet de la *géométrie*. » On en vient ensuite à l'*arithmétique* et à l'*algèbre*, puis à la *mécanique*, science de l'équilibre et du mouvement. En associant la géométrie et la mécanique, on découvre l'*astronomie*, « l'application la plus sublime et la plus sûre de la géométrie et de la mécanique réunies ». Une autre branche de la physique, fondée sur l'observation du plus grand nombre possible de phénomènes, est ce que D'Alembert appelle « la physique générale et expérimentale », qui comprend elle-même plusieurs subdivisions...

Encore faut-il distinguer entre *sciences directes*, « celles que nous recevons par les sens », et *connaissances réfléchies* : « celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant et en les combinant ».

À côté des sciences qui ont pour objet l'étude de la nature, D'Alembert envisage donc ensuite celles qui portent non pas directement sur les objets du monde concret, mais sur *les idées*, la manière de les agencer et de les communiquer : « L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées... leur a fait penser qu'il serait utile de réduire en art la manière même d'acquérir des connaissances et celle de se *communiquer* réciproquement leurs propres pensées ; cet art a été trouvé, et nommé *logique*. »

Mais « la science de la communication des idées » ne peut pas négliger celle de leur expression, c'est-à-dire les *langues*. D'abord collection sommaire de signes élémentaires désignant les objets de première nécessité, le langage s'est ensuite progressivement enrichi et organisé selon des règles fixes : « on a ainsi forgé la *grammaire*, que l'on peut regarder comme une des branches de la logique... » Et puis est venue l'éloquence, mais celle-ci, pour D'Alembert, est plutôt un art qu'une science. On passe ainsi aux arts qui ont d'abord pour objet l'imitation de la nature : peinture, sculpture, architecture, poésie, musique. Et D'Alembert évoque pour finir la distinction entre arts libéraux et arts mécaniques, en insistant bien sur le fait que ceux-ci ne sont pas inférieurs à ceux-là...

Si les sciences, les arts et les techniques qui les prolongent ou les complètent sont nés les uns après les autres selon une progression de type *généalogique*, cette succession dans le temps ne constitue pas un classement logique des savoirs. C'est pourquoi, après cette « esquisse historique » qui annonce celle de Condorcet, D'Alembert en vient à proposer, dans le second point de son développement, un

système « raisonné » de classification des connaissances. Il le fait au moyen d'une arborescence : c'est le fameux « arbre des sciences et des arts ».

2.2. L'Arbre des sciences et des arts

Après avoir proposé cette esquisse historique des développements successifs de la connaissance, D'Alembert pose la question de leur présentation raisonnée. La difficulté, c'est que tout en recherchant un système de classement « encyclopédique », c'est-à-dire purement logique, il ne veut pas pour autant abandonner le point de vue généalogique : « Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connaissances..., il ne nous reste plus qu'à former un arbre *généalogique ou encyclopédique* qui les rassemble sous un même point de vue et qui serve à marquer leur *origine* et les *liaisons* qu'elles ont entre elles. »

Mais comment concilier « généalogique » et « encyclopédique » dès lors que, comme il le dit lui-même, les sciences maîtresses — celles qui « renferment les principes de toutes les autres » — n'ont pas été découvertes les premières : car elles ne résultent pas de l'observation directe des objets naturels, mais de la réflexion postérieure des savants.

D'Alembert se tire d'affaire en recourant à un argument que l'on pourrait presque considérer comme scolastique, l'argument d'autorité : il se réfugie derrière l'un de ses illustres prédécesseurs, déjà cité, le chancelier Bacon : « Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois... à l'ordre encyclopédique de nos connaissances et à l'ordre généalogique. Nous devons cette division à un auteur célèbre dont nous parlerons dans la suite de ce discours... », Francis Bacon.

Dans son *De dignitate et augmentis scientiarum*, Bacon avait classé les sciences à partir des trois opérations de l'esprit : la mémoire, l'imagination et la raison. La mémoire autorise la connaissance de l'histoire, l'imagination est la source de la poésie et la raison celle de la philosophie. L'histoire, la philosophie et la poésie forment donc les trois branches principales et celles-ci sont à leur tour divisées et subdivisées... Ainsi, par exemple, l'histoire se divise en deux éléments : l'histoire naturelle et l'histoire civile. La philosophie, en quatre : philosophie première, théologie naturelle, philosophie de la nature et philosophie de l'homme. Et ainsi de suite. D'Alembert s'est inspiré de l'arbre de Bacon en reprenant la tripartition fondamentale des trois opérations de l'esprit, tout en réaménageant plus ou moins sensiblement les subdivisions secondaires — assez pour échapper, du moins le croit-il, à l'accusation de plagiat. Comme on le sait, l'une des principales critiques qui sera faite aux encyclopédistes par leurs adversaires sera, justement, l'accusation de plagiat.

Il n'est évidemment pas possible d'entrer dans le détail de l'arbre très complexe que D'Alembert décrit dans la seconde partie du *Discours préliminaire* et qu'il résume dans le tableau synthétique placé à la fin de ce *Discours*. Je me bornerai à commenter rapidement la branche « Histoire », ne serait-ce que pour vous montrer que D'Alembert en avait une conception très extensive !

Car il subdivise l'histoire en trois parties : l'histoire sacrée, l'histoire civile et l'*histoire naturelle*. Et celle-ci se distribue elle-même en trois sous-branches : histoire de « la nature uniforme », où sont étudiés les phénomènes qui suivent un « cours réglé » ; histoire de « la nature forcée et dérangée de son cours ordinaire, comme dans les monstres », et histoire de la nature « contrainte et pliée à différents usages, comme dans les arts » — cette troisième partie de l'histoire naturelle englobant « tous les différents usages que les hommes font de ses productions dans les arts, les métiers, les manufactures ».

L'histoire des arts et des techniques est ainsi rattachée à l'histoire naturelle, mais les sciences de la nature *considérée en elle-même* – et non dans les usages que les hommes en font –, relèvent d'une autre grande branche du savoir : la philosophie. Les sciences naturelles constituent en effet la troisième partie de la philosophie, après la « science de Dieu » et la « science de l'homme ».

Et cette « science naturelle » se divise elle-même en physique générale, mathématique et « physique particulière ». La mathématique, à son tour, se ramifie en mathématiques pures, mathématiques mixtes et sciences physico-mathématiques – on peut en découvrir les subdivisions secondaires sur la reproduction qui suit –, tandis que la « physique particulière » englobe la zoologie, l'astronomie physique (dont fait partie l'astrologie), la météorologie, la cosmologie, la botanique, la minéralogie et, tout à la fin de la liste, la chimie, elle-même ramifiée en « chimie proprement dite », métallurgie, alchimie et « magie naturelle »... inattendue dernière feuille du grand arbre des connaissances humaines (figure 2) !

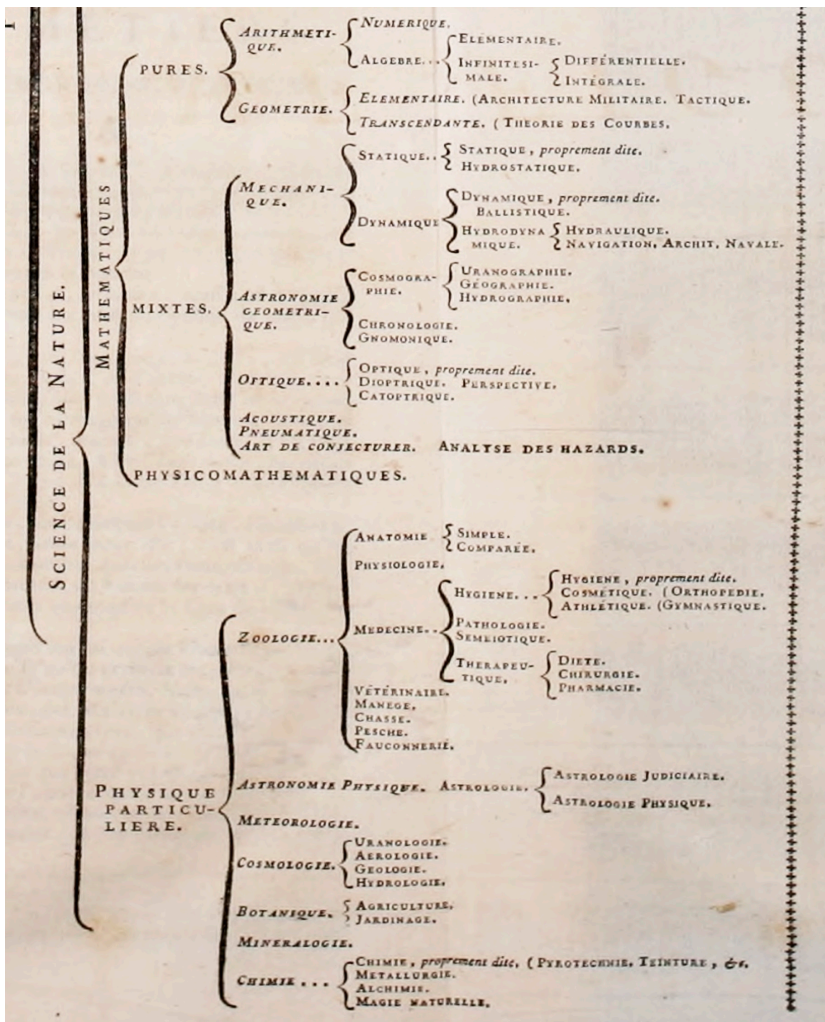


Figure 2 : Arbre des connaissances humaines (extrait)

En 1769, sans doute pour parachever l'œuvre de D'Alembert, un certain Chrétien Frédéric Guillaume Roth fit paraître à Weimar un « arbre » de sa façon, où le souci esthétique l'emportait cette fois très largement sur l'impératif de clarté, car les branches de l'arbre s'ornaient de larges feuilles recouvrantes. Cet arbre, présenté parfois inexactement comme étant celui de d'Alembert, s'intitulait : « Essai d'une distribution généalogique des sciences et des arts principaux, selon l'explication détaillée du système des connaissances humaines (du) Discours préliminaire des éditeurs de l'Encyclopédie publiée par M. Diderot et M. d'Alembert à Paris en 1751, réduit sous cette forme pour découvrir la connaissance humaine d'un coup d'œil. »

Reste une question, la vraie question : à quoi sert-il d'avoir approfondi aussi longuement la question de la classification des connaissances humaines, à quoi sert-il de les avoir présentées, au seuil de l'*Encyclopédie*, comme formant un système cohérent et organisé, à quoi sert cet arbre magnifique, si l'on opte finalement, dans l'organisation générale de l'ouvrage, pour le mode de présentation le plus classique, et en même temps le plus arbitraire, l'ordre alphabétique ?

La réponse est fournie à la p. XXXVI du *Discours préliminaire* : « Nous croyons avoir eu de bonnes raisons pour suivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode et plus facile pour nos lecteurs qui, désirant de s'instruire sur la signification d'un mot, le trouveront plus aisément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. »

Ici aussi D'Alembert aurait pu alléguer une autorité – une autorité qu'il connaissait sans doute mais qu'il ne pouvait pas citer, car c'est un philosophe de l'autre bord, c'est le modèle du Pangloss de Voltaire, c'est Leibniz. En 1679, dans son *Consilium de Encyclopaedia nova conscribenda methodo inventoria* Leibniz recommandait à qui voudrait publier une encyclopédie nouvelle de s'en tenir, modestement, à l'ordre alphabétique. Bien sûr Leibniz connaissait le procédé de l'arborescence, il avait lu Raimon Lull, Ramus et Bacon, mais il considérait que ce mode de présentation des savoirs était au fond aussi arbitraire que l'alphabet, et aussi peu convenable à l'organisation d'une encyclopédie qu'au classement d'une bibliothèque. En revanche, pour faciliter les recherches d'un thème à l'autre et reconstituer des parcours logiques à travers les différents savoirs, Leibniz recommandait de multiplier les renvois d'un sujet à l'autre, ou à d'autres.

Et c'est effectivement le parti qu'ont adopté Diderot et D'Alembert. Comme le dit ce dernier dans le *Discours préliminaire*, pour permettre au lecteur de « faire le tour » d'un ensemble de connaissances logiquement liées entre elles, il suffit de « montrer la *liaison scientifique* de l'article qu'on lit avec d'autres articles » grâce à un système élaboré de renvois permettant de créer ou de retrouver des connexions entre les sciences et de parcourir l'arbre des savoirs, de branche en branche, pour collecter une information aussi complète que possible.

Voilà, trop rapidement résumé, quel était l'apport du *Discours préliminaire* qui marquait pour D'Alembert le début de l'aventure encyclopédique. Il nous faut maintenant évoquer la fin de cette aventure.

3. Fin de l'aventure : la « retraite » de D'Alembert

Le troisième volume de l'*Encyclopédie*, paru en novembre 1753 (toujours grâce à la protection de Malesherbes), contenait un *Avertissement* rédigé par D'Alembert qui rappelait les « tracasseries » subies par l'entreprise depuis ses débuts, et affirmait en même temps la ferme volonté des éditeurs de rester fidèles à leurs

objectifs et à leur ligne philosophique, tout en protestant de leur respect pour la religion. Concession toute formelle faite aux censeurs car à la fin de ce texte D'Alembert mettait l'entreprise encyclopédique sous la protection de la Nation : « Incapables de manquer à notre patrie, qui est le seul objet dont l'expérience et la Philosophie ne nous aient pas détachés, rassurés surtout par la confiance du Ministère public..., nous ne serons plus occupés que de joindre nos faibles travaux aux talents de ceux qui veulent bien nous seconder, et dont le nombre augmente de jour en jour. Heureux, si par notre ardeur et nos soins, nous pouvions engager tous les gens de lettres à contribuer à la perfection de cet Ouvrage, *la Nation à le protéger, et les autres à le laisser faire.* »

Cette référence à une Nation qui apparaît ici comme distincte du monarque — alors que dans la doctrine politique traditionnelle l'une était indissociable de l'autre — sonnait comme un avertissement donné au gouvernement, selon une thématique que les cours souveraines commençaient aussi à développer de leur côté et que Louis XV tentera de réfuter en 1766 dans le fameux Discours de la flagellation.

En attendant, dans les années qui ont suivi, les relations entre les encyclopédistes et le pouvoir royal ont été bonnes, grâce à la bienveillance constante de Malesherbes et, à la sympathie de la marquise de Pompadour, grâce aussi à la reprise des hostilités entre jansénistes et jésuites, jusque-là unis contre les philosophes et désormais divisés. En 1754 D'Alembert est élu à l'Académie française sans opposition du pouvoir ; c'était lui conférer une position presque officielle. Et les tomes IV, V et VI de l'*Encyclopédie* paraissent sans incident notable.

Les choses changent en 1757. En janvier, l'attentat perpétré par Damiens contre le roi choque une partie de l'opinion publique, réconcilie jésuites et jansénistes contre la philosophie et contre les « opinions subversives » que l'*Encyclopédie* est à nouveau accusée de propager. À la fin de cette même année 1757, la parution du tome VII offre de nouvelles armes aux ennemis des philosophes, et cette fois c'est D'Alembert lui-même qui les leur fournit.

Ce tome VII contient en effet un article *Genève*, signé de lui (lettre O) et vraisemblablement inspiré, au moins en partie, par Voltaire — qui résidait alors aux Délices et s'intéressait beaucoup aux affaires genevoises. L'article commençait par un grand éloge de Calvin, « jurisconsulte habile et théologien aussi éclairé qu'un hérétique peut l'être, homme de lettres de premier ordre ». Après une timide protestation contre une inscription de l'Hôtel de Ville où le pape était qualifié d'Antéchrist, D'Alembert faisait l'éloge de la constitution genevoise, de la justice, du commerce et même des lois somptuaires de la ville. Il faisait aussi l'éloge des bibliothèques et de la politique de santé publique, félicitant la ville d'avoir été la première à autoriser l'inoculation de la petite vérole. Genève est donc le modèle de la république parfaite, à une réserve près toutefois : il y manque un théâtre ! Non seulement la ville n'a pas de salle de spectacle, mais les Genevois ont un « préjugé » contre les comédiens. On sait que cette opinion suscita une vive riposte de Rousseau, la fameuse *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*.

Mais la polémique sur les spectacles n'était rien à côté de celle qu'allaient déclencher les considérations religieuses contenues dans cet article. En effet, pour mieux rabaisser le clergé catholique, D'Alembert faisait des ministres du culte protestant un portrait tellement flatté — c'est-à-dire, de son point de vue, tellement « philosophique » — que ces pasteurs, devenaient, sous sa plume, de simples déistes, de purs rationalistes dont la plupart ne croyaient pas aux dogmes, même à ceux qu'ils étaient censés enseigner : « Le clergé de Genève a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays disputer entre eux avec aigreur sur des matières inintelligibles, se persécuter

mutuellement, s'accuser indécemment auprès des magistrats... Plusieurs ne croient plus à la divinité de Jésus Christ, dont Calvin leur chef était si zélé défenseur et pour laquelle il fit brûler Servet... »

Après quelques considérations sévères sur la condamnation de Michel Servet – peu de chose cependant par rapport aux innombrables crimes commis par les catholiques comme la Saint-Barthélémy ou le supplice de Jean Hus —, D'Alembert concluait : « Pour tout dire en un mot, plusieurs pasteurs de Genève n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle les mystères... »

En faisant un tel éloge des ministres genevois et en mettant en doute la sincérité de leur foi chrétienne, D'Alembert était allé trop loin, comme il fut bientôt obligé de le reconnaître. Car au lieu de prendre ces propos pour des compliments, la plupart des pasteurs genevois s'estimèrent calomniés, exigèrent des excuses et même une rétractation, avec menace de s'adresser au roi de France (l'un des protecteurs de la petite république) pour obtenir satisfaction.

L'affaire prenait ainsi un tour politique et D'Alembert, fatigué par tout ce bruit, décida de se mettre en retrait, sans doute dès la fin de l'année 1757. S'il n'abandonnait pas tout à fait l'*Encyclopédie*, puisqu'il continua à rédiger des articles pour les tomes suivants, il cessa du moins d'assumer la codirection de l'ouvrage, laissant Diderot seul au gouvernail. D'autres collaborateurs prirent leurs distances en même temps que lui — Duclos, Marmontel, et Voltaire lui-même —, de sorte que Diderot se retrouva seul pour affronter, en 1758 et 1759, la crise provoquée d'abord par la parution du livre d'Helvétius, *De l'Esprit*, accusé de développer le thème matérialiste déjà présent dans l'*Encyclopédie*, puis par la publication du brûlot d'Abraham Chaumeix, *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, qui réclamait, au terme d'un réquisitoire très violent, l'interdiction pure et simple de l'ouvrage.

Le privilège des libraires fut effectivement révoqué par arrêt du conseil du roi en mars 1759. Comme on le sait cet arrêt resta lettre morte grâce à la complaisance de Malesherbes et de Sartine, lieutenant général de police, autre ami des philosophes, mais à ce moment-là D'Alembert avait déjà quitté le champ de bataille et la suite des péripéties de l'*Encyclopédie* n'appartient donc pas à notre propos.

On s'est interrogé sur les motifs véritables de cette quasi désertion. Bien sûr, comme on l'a dit, D'Alembert « était fatigué, exaspéré par toutes ces attaques ... et son caractère ami du loisir et des spéculations sereines était peu fait pour affronter de si dures batailles » (P. Grosclaude). Mais peut-être y avait-il d'autres raisons. De fait, le 8 janvier 1758, Voltaire lui écrivait de Lausanne : « On se vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non seulement à cause de l'article *Genève*, mais pour d'autres raisons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage » ; et D'Alembert lui répondait le 20 janvier : « J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de Malesherbes et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toutes espèces que cet ouvrage m'attire. Les satires odieuses et même infâmes que l'on publie contre nous..., l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*..., toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent à renoncer pour jamais à ce travail. »

Parmi les hypothèses que l'on peut faire sur ces « autres raisons », on a évoqué l'insuffisance de sa rémunération, dont il se serait lui-même plaint. En même temps il a refusé les propositions très lucratives que lui faisaient aussi bien le roi de Prusse, en 1752, que l'impératrice de Russie, dix ans plus tard. Celle-ci lui offrait cent mille livres par an pour diriger l'éducation du tsarévitch. « Il y a trente ans, répondit-il

à Catherine, que je travaille sans relâche à ma propre éducation et il s'en faut bien que je sois content de mon ouvrage. Jugez un peu du succès que je devrais me promettre d'une éducation infiniment plus importante, plus difficile et plus étendue ».

En réalité, D'Alembert aimait par-dessus tout son repos, cet *otium nobile* des Anciens — en partant, il aurait cité Virgile : *Deus nobis haec otia fecit...* — qui lui permettait de penser librement et d'écrire à son aise, dans le calme de son cabinet de travail, entouré de sa chère Julie et de ses amis académiciens, fournissant à l'*Encyclopédie*, jusqu'au dernier tome, des articles toujours savants. Terminons en citant les derniers : *Variable, Vénus, Verres* et *Vertical...*

RÉFÉRENCES

1 / Une équipe de l'Université de Chicago a mis en ligne le texte de l'Encyclopédie, mais à partir d'exemplaires disparates (The ARTFL Encyclopédie / Encyclopédie Project : <https://encyclopedie.uchicago.edu/>). On préférera l'édition numérique procurée sous l'égide de l'Académie des Sciences de l'Institut de France à partir de la première édition de l'ouvrage : ENCCRE (Edition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert, 1751-1772), en ligne : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/>

2 / La bibliographie du sujet est évidemment immense et il n'est même pas question ici d'en donner un bref aperçu. On se bornera à indiquer les ouvrages ou études auxquels cet exposé doit le plus, en omettant les ouvrages généraux les plus courants.

Chaussinand-Nogaret (Guy), *D'Alembert. Une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Fayard, 2007.

De Gandt (François), « D'Alembert et la chaîne des sciences », *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1994, p. 38-53.

Grosclaude (P.), *Un audacieux message, l'Encyclopédie*, NEL, 1940.

Leibniz (G. W.), « Consilium de Encyclopaedia nova conscribenda inventoria », éd. Louis Couturat, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz, extraits de la Bibliothèque royale de Hanovre*, Paris, 1903, p. 30-41.

Lemoine (L.), Article « D'Alembert » du *Dictionnaire de Biographie française*, Letouzey et Ané, tome 1^{er}, 1933, col. 1397-1416.

Martin (Henri-Jean), « Malesherbes et la librairie », *Actes du Colloque Malesherbes* (Sorbonne, 6 avril 1994), dir. C. Goyard, Centre culturel du Panthéon, 1995, p. 43-74.

Michel (Christian), *Charles Nicolas Cochin et le livre illustré au XVIII^e siècle*, Droz, 1987.

Pinault (Madeleine), *L'Encyclopédie*, PUF, 1993.

Proust (Jacques), *Diderot et l'Encyclopédie*, Albin Michel, L'Évolution de l'Humanité, 1968 (3^e éd. 1995).

Rey (Roselyne), « La classification des sciences (1750-1850) », Présentation du thème, *Revue de synthèse*, janvier-juin 1994, p. 5-12.

Roche (Daniel), *La France des Lumières*, Fayard, 1993.